

RENCONTRE Anonyme

Je n'en peux plus. Demain j'y monte et je la pulvérise. Dès que je lève les yeux vers le Montaigu je la vois. Non ! je ne la vois pas vraiment, mais je sais qu'elle est là, tout en haut à quelques pas à droite du frêne...

Encore quelques mois et mes 3 ans d'exil contractuel à Paris allaient prendre fin. J'allais rentrer à Tarbes avec cette promotion tant convoitée. Mais il était temps grand temps même. Depuis un an Martine ma femme dépérissait. Une étrange langueur qui semblait la ronger, étirait avec grâce sa silhouette, creusait ses joues et faisait saillir ses pommettes joliment hâlées, lui donnant cet air slave que j'adorais. J'allais enfin rentrer et notre vie reprendrait son cours normal, son cours d'avant.

Je culpabilisais beaucoup car très vite, les voyages Paris Tarbes en train couchettes m'avaient pesé et la fréquence de mes retours était passée de toutes les semaines, à 15 jours, quand ce n'était pas 3 semaines.

Tant que les jumeaux restèrent à la maison mes longues absences compensées par de quotidiennes conversations téléphoniques ne semblaient poser aucun problème et nos retrouvailles n'en étaient que plus passionnées.

Une année s'écoula ainsi avec mes retours trop rares et les congés comme seuls oasis de vrai bonheur. Une année un peu longue mais sans problème.

Puis les jumeaux partirent en fac et pour Martine le temps s'étira interminablement dans l'attente de ma venue ou celle des enfants.

Ne trouvant pas de travail à Bagnères elle se plongea à corps perdu dans une association caritative et pendant quelques mois la vie reprit son cours et Martine son sourire.

On attaqua notre dernière année de séparation quand apparurent cette tristesse discrète qui ternissait ses yeux clairs, ses moments de rêverie profonde dans lesquels elle s'évadait. Pourtant malgré ses absences et cette langueur étrange Martine semblait plus amoureuse que jamais s'accrochant à mon cou comme à une bouée, commençant des phrases qui restaient en suspend ou finissaient par je te jure que je t'aime, qui semblait répondre à une question que je n'avais pas posée.

Le médecin chez qui je l'ai traînée parlait de déprime de la séparation et me persuadait que tout rentrerait dans l'ordre dès ma nomination.

Alors, malgré la fatigue j'ai repris, le rythme des voyages hebdomadaires. J'ai déposé un recours avec certificat médical à l'appui pour un retour anticipé en raison de l'état de santé de ma femme. J'ai tant fait des pieds et des mains que la dérogation m'a été accordée. C'est donc fou de joie que le lundi soir j'ai annoncé mon retour définitif pour la fin de semaine...et c'est anéanti que le vendredi soir j'ai appris ma condamnation à perpétuité. Le suicide de Martine.

Depuis des mois et bien qu'ils n'en aient jamais rien dit, je sens bien que les jumeaux me tiennent pour responsable de la mort de leur mère.

Depuis des mois je maudis mon ambition.

Depuis des mois je me torture, accablé par les remords.

Depuis des mois je voudrais tant comprendre pourquoi ce suicide juste avant mon retour.

Assis dans l'herbe tout en haut des Taillets je regarde vers la plaine. Elle m'avait confié qu'elle s'y rendait au moins une fois par semaine parce que la grimpette était bonne pour sa ligne, l'air vif pour son bronzage et surtout que de la haut on voyait notre maison.

C'était sa balade préférée, c'est devenu mon pèlerinage hebdomadaire, à la recherche de je ne sais quelles traces, quelle mémoire, ou quel réconfort.

Un simple salut a marqué notre premier croisement sur le sentier du col du Bédât, je descendais, lui montait. Puis, comme nous nous rencontrions de plus en plus fréquemment, nous avons d'abord échangé quelques mots, et fini par nous retrouver souvent assis côte à côte tout en haut. Ces moments se multipliant, est venu le temps des confidences. Tout comme moi la vie ne l'avait pas épargné, mais si moi je pensais mes plaies plutôt par le silence, lui les cicatrissait par la parole. Il voulait parler, raconter, alors pour oublier ma triste histoire, j'écoutais la sienne.

Bien sûr qu'elle était belle, même très belle, la dame de son cœur, avenante, souriante, mais disait-il avec cette retenue ce rayonnement et cette distanciation que savent avoir les jolies femmes heureuses en ménage. Il l'avait côtoyée longtemps dans l'association caritative où ils étaient bénévoles avant qu'elle accepte de prendre un verre après une journée particulièrement pénible.

Il me confia que lui l'aimait d'amour depuis le premier regard mais que longtemps il était resté pour elle le collègue qu'on aime bien, le confident à qui l'on raconte ses tracasseries quotidiennes, ses soucis domestiques. A la longue, il en avait pris son parti. Puisqu'il ne pouvait espérer plus, il devint son meilleur ami.

Alors, elle raconta son mari absent pour son travail toute la semaine, ses grands enfants partis en fac, la maison vide. Avec ses confidences elle le faisait entrer un petit peu dans sa vie et pour lui ce peu était déjà source de bonheur.

Puis vint le jour où la belle image de femme heureuse se fissura, elle attaqua le cœur gros sa 3^e semaine de solitude car ni les enfants, ni son mari n'étaient rentrés ces deux derniers WE. Il m'avoua qu'égoïstement ce jour là, les quelques larmes qu'elle ne put retenir lui procurèrent un immense plaisir car c'est sur son épaule qu'elle les versa.

Leur rencontre aux Taillets quelques jours plus tard n'eut rien de fortuit ni toutes celles qui suivirent.

D'une main amicale posée comme distraitement sur son épaule à un baiser apparemment volé, chaque rencontre était marquée d'infimes abandons.

Il me raconta qu'elle lutta longtemps contre elle-même mais qu'au creux des buis ils devinrent amants.

« Croyez-vous qu'une femme puisse être éperdument amoureuse de 2 hommes en même temps ? » Je ne sus que lui répondre, alors il poursuivit son histoire, disant qu'au moment où il croyait enfin toucher au bonheur, il venait d'ouvrir la porte de l'enfer. Il l'aimait, elle l'aimait, alors pour lui c'était simple, ils devaient vivre ensemble.

Au début elle biaisait, parlait d'autre chose. Plus tard, quand il devint insistant, quand il l'obligea à répondre, elle se ferma, puis finit par lui dire qu'elle ne pouvait pas. Croyant qu'elle cédait aux convenances, à la peur du « qu'en dira-t-on », il insista, jusqu'à ce qu'entre deux sanglots, elle avoue qu'elle aimait encore trop son mari pour lui faire du mal.

Profondément blessé, mais terrorisé à l'idée de la perdre il cessa de la tourmenter. Ignorant qu'en fait il l'avait déjà perdue.

« Le croirez-vous Monsieur ! S'exclama-t-il ! De plus en plus triste après chaque rendez-vous, elle a fini par se suicider ! J'ai reçu par la poste cet ultime et amer gage d'amour comme testament : « Je vous aime trop tous les deux. Entre mon mari et toi je ne veux pas choisir, ne m'oublie pas ». La voix brisée par les sanglots il se tut.

J'avais bu ses paroles avec ferveur et c'est seulement pendant le long silence qui suivit que je me rendis compte à quel point son histoire ressemblait à la mienne. Une sourde angoisse montait en moi et me tordait les tripes.

Je le suivis comme un automate quand, avec un air mystérieux il m'entraîna dans les buis.

Me montrant la pierre il chuchota « Voilà Monsieur, voici la preuve matérielle que je ne l'oublierai jamais. Je l'ai gravée de mes mains, scellée avec tout mon amour »... Mais je ne l'entendais plus, KO debout, je contemplais avec horreur la pierre où il avait écrit « le jardin secret de Martine ». Juste avant de m'enfuir je compris encore au milieu d'un flot de paroles « Elle s'est suicidée la veille du retour de son mari »

Voilà quinze jours que j'ai dévalé le Bédât pour cacher ma détresse dans notre maison. Quinze jours que j'essaie de me persuader qu'elle m'aimait vraiment puisqu'elle n'a pas pu choisir. Peut-être que je finirais par m'en persuader...

Mais demain j'y monte et je la pulvérise cette pierre.